

épigraphiques sont parfois assez libres, peu précises en tout cas, voire erronées (*CIL* VI, 36953 = *AE* 1903, 13 : *ex aerario* ne signifie pas que la statue mentionnée ait été « a bronze work » ; pourquoi aurait-elle été d'ailleurs restaurée par « a local aristocrat » ? Le texte, infiniment fragmentaire, précise uniquement qu'il s'agissait d'une *statuam civili [habitu]*). N'est-il pas exagéré aussi de considérer que l'installation des sept colonnes du côté sud de la *platea*, devant la *basilica Iulia*, installation ici attribuée à Maxence, répondrait aux deux groupes de cinq colonnes des Rostres et serait « anti-Tetrarchic » (p. 49 et 77), Maxence ayant été écarté de la succession des premiers Tétrarques ? De chapitre en chapitre, le livre souffre de nombreuses répétitions qu'une écriture plus serrée eût permis d'éviter ; les propositions souvent stimulantes de l'auteur y eussent gagné en force persuasive. Fruit de très nombreuses lectures et bien informé de tout le contexte historique, politique et institutionnel de l'époque, ce volume constituera néanmoins pour beaucoup de lecteurs, à côté des travaux pionniers de R. Chenault et de C. Machado, une bonne initiation aux problèmes que posent la restauration et les réaménagements successifs du Forum dans l'Antiquité tardive.

Jean Ch. BALTZ

R. R. R. SMITH & Bryan WARD-PERKINS (Ed.), *The Last Statues of Antiquity*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., XXXIII-410 p., 212 fig. Prix : 100 £. ISBN 978-0-19-875332-2.

Le chercheur intéressé par la statuaire honorifique de l'Antiquité tardive connaît, certes, le site d'Oxford <http://laststatues.classics.ox.ac.uk> qui regroupe près de 3 000 statues et bases de statues pour cette époque. Les responsables du projet qui conduisit à la constitution de cette base de données livrent à présent la synthèse de ces trois années (2009-2012) de collecte et d'analyse des textes et des monuments, un volume indispensable pour comprendre les raisons de la fin de ce « statue habit » ainsi que les formes et les dates qu'il a prises dans les différentes provinces de l'Empire. Après deux chapitres introductifs dus aux éditeurs eux-mêmes (« Statue Practice in the late Roman Empire : numbers, costumes, and style » par R.R.R. Smith, p. 1-27 ; « Statues at the end of antiquity : the evidence of the inscribed bases » par Br. Ward-Perkins, p. 28-40), sept chapitres envisagent successivement les différentes régions de l'Empire (l'Italie ; l'Afrique du Nord ; l'Hispanie, la Gaule et la Rhétie ; les provinces danubiennes et le nord des Balkans ; la Grèce continentale et insulaire ; l'Asie Mineure ; l'Égypte, le Proche-Orient et Chypre) ; huit autres sont consacrés à quelques grandes villes (Rome ; Constantinople ; Aphrodisias ; Éphèse ; Corinthe ; Athènes ; Lepcis Magna ; Gortyne) ; sept chapitres encore abordent en conclusion différents aspects chronologiques, sociologiques ou stylistiques particuliers (le III^e siècle ; les gouverneurs de province et les dignitaires de l'ordre sénatorial ; les femmes ; les statues de philosophes et hommes de lettres du passé, « cultural heroes of the classical past » ; les remplois de statues-portraits ; le style des portraits ; une synthèse, enfin, sur la disparition de ce « statue habit »). Tous ces chapitres ont été confiés à des spécialistes de ces régions, de ces villes ou de ces problèmes. Magnifiquement « orchestrée », la recherche fera date et ce beau volume, très largement illustré de cartes, tableaux, graphiques et photographies de plusieurs œuvres essen-

tielles à la démonstration des auteurs rendra les plus grands services, d'autant que figurent, en appendice (p. 309-370), la liste des 2 839 entrées du site *LSA (Last Statues of Antiquity)* et une substantielle bibliographie (p. 371-398). Le livre a tenu compte, jusqu'au dernier moment, de l'extraordinaire documentation recueillie : 1 644 bases de statues inscrites, 876 éléments de sculpture (têtes, bustes et statues) et 213 références textuelles dans nos sources grecques et latines (n. 1 p. 1). Mais le site s'accroît au fur et à mesure des nouvelles découvertes et d'éventuelles corrections et mises au point ; on ne se privera donc pas de le consulter régulièrement. Un des apports majeurs de la recherche est assurément d'avoir aussi scrupuleusement répertorié toutes ces bases inscrites, autrefois quelque peu délaissées (que l'on songe simplement au travail de pionnier que représentait, en 1938, la publication de M. Stuart, *The Portraiture of Claudius. Preliminary Studies*, New York) mais aujourd'hui plus systématiquement prises en compte (cf. J. M. Højte, *Roman Imperial Statue Bases from Augustus to Commodus*, Aarhus, 2005). « Without an inscription, the statue became an ornament. [...] Without a statue, the inscribed base was merely a civic record », écrit Smith (p. 3). Car, si ce sont les inscriptions qui livrent le nom du personnage représenté et celui du ou des dédicants, si ce sont elles aussi qui précisent parfois les circonstances de l'hommage rendu, la statue elle-même, par le vêtement que porte le dédicataire, par le type de portrait choisi, par sa mimique et bien d'autres détails encore auxquels on est maintenant plus attentif qu'autrefois, apporte son lot d'informations précieuses qui complètent utilement les données du texte inscrit. Il ne peut être question de relever ici tous les aspects de cette vaste enquête qui s'est beaucoup penchée notamment – et lui a accordé toute l'importance qu'elle revêtait – sur la réutilisation à partir de la Tétrarchie, le « recyclage » en quelque sorte, de ce que Smith n'hésite pas à considérer comme une surproduction de portraits au Haut-Empire (« the vast over-production of the high empire », p. 4 ; « the huge availability of surplus old statuary kept in stock », p. 20) ; mais considérera-t-on toujours que cette réutilisation de statues anciennes s'explique vraiment par « a preference for unchanging classical statue costumes », « a choice rather than an economic necessity » (p. 20) ? Sur les quelque 1 600 bases inscrites du *corpus* ici étudié, 500 environ ont été recyclées et nombreuses sont celles sur lesquelles on ne peut malheureusement plus faire ce type de contrôle (une inscription de Sparte, *LSA* 357, a même été réutilisée à deux reprises (p. 31 et n. 9) ; or, dans ce cas, on ne saurait incriminer qu'une récupération de type économique. Il est, par ailleurs, difficile de se faire une idée équilibrée de l'ensemble de ces hommages statuaire tant sont parfois importantes les différences observées d'une ville à l'autre, et même d'une province à l'autre ; mais c'est un des points forts de ce volume que d'avoir essayé de les chiffrer : en regard des quelque 350 bases inscrites de Rome, ce ne sont que 8 monuments qui ont été découverts à ce jour à Constantinople (la ville a été infiniment moins fouillée que le Forum romain d'où proviennent tant de textes) ; et le Proche-Orient est demeuré bien avare de documents... « The statue habit was not universal in the Roman Empire » (p. 302) et l'on ne peut donc, par là seulement, juger du déclin économique ou démographique d'une cité, non plus que de ses rapports avec le pouvoir, Br. Ward-Perkins l'a bien montré (*ibid.*). Comme tout ce qui touche aux fouilles et aux découvertes, ces chiffres sont donc susceptibles d'être modifiés pour certains sites et les différences d'une ville à l'autre pourraient éventuellement s'estomper à

l'avenir. C'est le propre de toute recherche quantitative, mais les grandes lignes demeurent et l'extraordinaire diminution du nombre de bases inscrites par an pour les empereurs qui se sont succédé des Sévères jusqu'aux alentours de 600 (reprise en diagramme à la fig. 1.7, p. 9) ne risque guère de changer de sitôt... Reste à expliquer ce déclin, progressif certes mais lent, ce à quoi s'applique Ward-Perkins (p. 302-308) dans une conclusion qui a su mesurer l'importance relative des différents facteurs à envisager : disparition des idéaux civiques et diminution du pouvoir des notables dont le rôle, dans chaque ville, avait été si important pour maintenir ce « statue habit » ; montée en puissance du christianisme, induisant un certain impact négatif sur la statuaire assimilée en quelque sorte aux idoles – notamment en ce qui concerne la vénération dont étaient l'objet les images impériales – ; obligation de plus en plus fréquente d'obtenir l'autorisation de l'empereur pour l'érection d'une statue en bronze, puis en marbre ; obligation aussi (loi de 444) pour le dedicataire de payer lui-même les frais de la statue destinée à l'honorer, afin d'éviter de dépenser à cela l'argent public. Le manque de compétence technique, autrefois souligné, n'aurait finalement joué qu'un rôle tout à fait secondaire dans ce déclin ; mais, à moins sculpter qu'auparavant ou à ne plus faire que retailer d'anciennes statues (en adaptant le portrait tout en conservant le corps), les ateliers durent indiscutablement « perdre la main » ; on y sera quand même attentif. – Dans l'impressionnante masse de données de ce livre, les erreurs factuelles sont minimales. On en redressera ici quelques-unes. La tête d'empereur couronnée de laurier de Shahba-Philippopolis (fig. 9.6) ne saurait être datée de l'époque tétrarchique (p. 116), voire « later third century » (comme indiqué sur la légende de la photo) ; c'est un portrait tout à fait « canonique » de Philippe l'Arabe (244-249), le fondateur de la colonie ; à la bibliographie citée, on ajoutera K. S. Freyberger, *DaM* 6 [1992], p. 304-309, pl. 65-66). Welschbillig n'est pas un « imperial palace outside Trier » (p. 262), mais une villa. La tête de Sévère (p. 76, fig. 5.6) n'est pas conservée dans l'abbaye de Flaran, Valence-sur-Baïse, mais au musée de Montréal (Gers). On regrettera aussi que C. Witschel n'ait pas connu la publication monographique du groupe de Chiragan (J. Ch. Balty et D. Cazes, *Sculptures antiques de Chiragan (Martres-Tolosane)*, I. *Les portraits romains*, 5. *La Tétrarchie*, Toulouse, 2008) qui fournit toute l'argumentation nécessaire en faveur d'une datation nettement plus haute que celle ici retenue (« later 4th c. », p. 76 n. 17). Ce ne sont, bien sûr, que brouillies dans un ouvrage d'une infinie richesse d'informations, procurant une précieuse mise en perspective historique de tous ces portraits, statues et inscriptions.

Jean Ch. BALT

Gerhard STEIGERWALD, *Die frühchristlichen Mosaiken des Triumphbogen von S. Maria Maggiore in Rom*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2016. 1 vol., 239 p., 51 fig. Prix : 49,95 € ISBN 978-3-7954-3070-2.

Les mosaïques de la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure ont fait, dans le passé déjà, l'objet de nombreux livres ou articles (on rappellera Joseph Wilpert 1916, pour un état des mosaïques antérieur aux restaurations de l'époque de Pie XI (en 1938), et Beat Brenk 1975, synthèse la plus généralement utilisée ici). L'étude de Gerhard Steigerwald se distingue immédiatement toutefois par le choix restrictif que